

Pays Basque

« Ça s'emballait là-dedans »

COVID-19 Octobre. Robert Labat rejoint en détresse respiratoire les urgences de Bayonne et échappe de peu à l'intubation. Deux mois après, il voit le bout du tunnel

Dossier réalisé par Pantxika Delobel
p.delobel@sudouest.fr

Lorsqu'il enfourche le vélo d'entraînement du centre médical Landouzy à Cambo, Robert Labat, 71 ans, se concentre sur son effort comme s'il s'appropriait à gravir le Tourmalet. Depuis peu, ce Bayonnais à la retraite parvient à pédaler trente minutes à bonne cadence. « Heureusement que je suis cadré et qu'il y a des gens pour surveiller mes constantes toutes les dix minutes. Sans ça, j'aurais tendance à appuyer un peu trop sur la pédale », sourit l'ancien sportif, désormais essoufflé au moindre effort.

Ses dix kilos en moins et son souffle court, quand il monte les escaliers, lui rappellent que la convalescence sera longue. Les cols pyrénéens attendront. Et le repas de Noël en famille, probablement aussi. « La décision n'est pas encore prise. Mais si je rentre chez moi, il y a un risque de retour à la case départ », appréhende le septuagénaire, encore très marqué par son expérience de la maladie.

Des rues avec des bancs

Le Covid-19 s'est abattu sur lui et sa famille à la fin du mois d'octobre. Professeur à la retraite, Robert Labat, bénévole dans une association d'aide à l'enfance, revient alors d'une mission de formation dans une école hôtelière d'Angers (Maine-et-Loire). « Quand je remonte le temps, je me dis que c'est peut-être là-bas que je l'ai attrapé », dit-il en y réfléchissant, assis dans sa chambre médicalisée,

un roman policier posé sur le lit. De retour chez lui, à Bayonne, quartier Saint-Esprit, il tousse beaucoup et se sent fiévreux. « C'est là que ma femme m'a poussé dehors », narre l'homme, regard malicieux derrière ses petites lunettes. Debout à ses côtés, le docteur Maylis Hapette fait les gros yeux. « Ce n'est pas tout à fait ça », rectifie-t-elle. La version officielle est, en effet, moins amusante. « Vous êtes arrivé aux urgences du Centre hospitalier de la Côte basque (CHCB) parce que vous ne teniez plus debout », rappelle la médecin, chargée du pôle Covid au centre Landouzy.

Elle relit les notes rédigées à l'hôpital de Bayonne. « Votre saturation en oxygène dans le sang était descendue à 86. La valeur normale de cet indicateur se situe entre 95 % et 100 %. C'est vrai que je respirais très mal, admet Robert. J'étais tout gris. » De l'unité d'urgences Covid, il est transféré vers le service des maladies infectieuses. Le retraité est alors placé sous oxygène 24 heures sur 24. Il reçoit aussi un traitement à base de corticoïdes, d'antibiotiques et d'anticoagulants. « Un sacré cocktail. Même si je n'ai jamais eu de problème de cœur, je sentais que ça s'emballait là-dedans », se remémore le convalescent.

« Monsieur a un bon terrain, sans antécédents, acquiesce Maylis Hapette. Mais c'est le propre du virus : quand les poumons fatiguent, ils sollicitent le cœur. » Néanmoins, son état de santé se stabilise assez vite. À tel point qu'au bout du neuvième jour, l'équipe médicale le



Robert Labat, rencontré au centre médicalisé Landouzy. PHOTO P.X.D.

juge apte à regagner ses pénates spiritains.

« Le premier jour, ça allait très bien. Le deuxième, ça allait bien. Le troisième, ça n'allait plus du tout », retrace Robert Labat. « Pour prendre l'air autour de chez moi, je cherchais des rues avec des bancs. Je ne tenais pas sur mes jambes plus d'une minute », soupire celui qui, il y a peu, faisait encore son footing quotidien. « Enfin, j'ai surtout joué au rugby pendant vingt ans ! » se targue-t-il, polo de l'Aviron Bayonnais sur le dos.

Aux portes de la « réa »

Nouvelle hospitalisation. « Cette fois, j'arrive aux urgences debout ! Et je ne suis pas très content d'être allongé pour des raisons de protocole », se remémore-t-il en fronçant les sourcils. Mais l'envie de réprimander (gentiment) le personnel soignant lui passe en suivant. Robert a toujours

plus de mal à respirer. Il est en détresse respiratoire aiguë.

Après s'être assuré qu'il n'a pas contracté une deuxième fois le coronavirus, on le monte en pneumologie. Le Bayonnais échappera de peu à l'intubation. « Il s'est arrêté aux portes de la réa », précise Maylis Hapette. La médecin veille sur lui depuis son arrivée à Cambo, le 26 novembre. Les praticiens du CHCB ont posé ce séjour à Landouzy, centre référence pour la réhabilitation de l'appareil respiratoire (1), comme condition sine qua non à sa sortie d'hôpital.

« Il fallait un cadre, pas comme la première fois. Se donner les moyens d'une véritable rééducation... » L'ancien professeur en lycée hôtelier a bien appris la leçon. À Cambo, il réentraîne son corps et réapprend à vivre sans masque à oxygène. « Au début, me lever un peu brusquement ou m'activer

pour la toilette m'épuisait. » Aujourd'hui, il constate tous les jours de nouveaux progrès. « Je vais toujours mieux, même si c'est toujours dur. » La patience et le soutien de ses proches (« mes enfants, mes petits-enfants, mes amis, et Nicole, mon épouse, qui m'a beaucoup soutenu », dit-il) sont devenus ses meilleurs alliés.

« La seule chose, c'est que je pense beaucoup aux séquelles, reconnaît-il. Je me demande ce que je vais traîner, après. Vu mon tempérament, si je ne fais rien, j'aurai l'impression d'avoir un pied dans la tombe », plaisante-t-il à moitié. « Je crois que je ne retrouverai pas ma vie d'avant. Il y aura un avant Covid et un après », philosophe-t-il, un sourire aux lèvres.

(1) Huit établissements de rééducation sont établis à Cambo. Soit 600 lits et autour d'un millier d'emplois.

« J'ai perdu 10 kilos en deux semaines »

ASCAIN Fièvre, perte d'appétit, du goût et de l'odorat, Ramuntxo Irazoqui raconte son calvaire face au Covid

« Au tout début, j'ai cru que j'avais pris froid », se souvient Ramuntxo Irazoqui. Quelques jours plus tôt, il s'était rendu chez son père pour lui porter un lot de masques, vêtu d'une simple chemise. C'était la fin du mois d'octobre. « Je pensais qu'après une bonne nuit de sommeil, tout serait réglé. » Le lendemain, les premiers symptômes apparaissent. Chargé de clientèle chez Axa, ce Bayonnais de 38 ans doit honorer un rendez-vous à plusieurs centaines de kilomètres de son lieu de travail. « Le trajet du retour, c'était l'enfer. J'avais une grosse descente d'énergie », raconte-t-il.

« J'allais très souvent uriner et comme je suis atteint d'une malformation au niveau des reins, je pensais que c'était mon problème

qui revenait... » Dans le doute, son médecin traitant lui prescrit un test de dépistage du Covid-19. Le résultat tombe : positif. À partir de ce jour, le natif d'Ascain décrit le début de son « calvaire » : douze jours de fièvre, perte de l'appétit, du goût et de l'odorat. Parfois, il est pris de malaises vagues.

Poumon infecté à 30 %

« Un jour, j'ai eu l'impression que ça allait un peu mieux. J'ai voulu prendre un bain, mais je me suis effondré dans la salle de bain. Heureusement que ma compagne était là pour appeler les secours. » Julie a, elle aussi, contracté le virus, mais semble asymptomatique. « Elle veillait sur moi et me préparait de bons petits plats pour me pousser

à manger. Mais il n'y avait rien à faire », se remémore Ramuntxo Irazoqui.

Le grand gaillard fond à vue d'œil. « J'ai perdu 10 kilos en deux semaines », précise-t-il, marqué par son poids « plume » découvert un jour sur la balance du cabinet médical. Le pelotari, qui a pour habitude de galoper d'un bout à l'autre de la kantxa, pala à la main, se traîne péniblement de son lit au salon et du salon à son lit. « J'étais tellement mal. Le matin, au réveil, j'avais la tête qui tournait. Je restais cloué sur le canapé. J'étais devenu hyper sensible, je pleurais pour un rien. Et surtout, je n'avais qu'une obsession : aller mieux. »

Mais au bout de sept jours, son état se dégrade. « Je me suis mis à

tousser, beaucoup. » Nouveau rendez-vous médical. « Le médecin me dit : "Allez, respire normalement... vas-y, respire !" J'avais l'impression de faire un effort surhumain pour inspirer. » Direction l'hôpital pour un scanner thoracique. L'examen révèle un poumon infecté à 30 %. « Ça commençait à faire beaucoup, je me demandais quand tout ça allait s'arrêter, quand j'allais reprendre le dessus... »

Une infirmière viendra lui faire des injections quotidiennes pour oxygéner ses poumons. Au bout de deux jours, le traitement commence à faire effet. « Si ça n'avait pas fonctionné, je devais me faire hospitaliser », indique-t-il. « Aujourd'hui, j'ai le droit d'aller marcher, mais la pratique de tout



Ramuntxo Irazoqui : « J'avais l'impression de faire un effort surhumain pour inspirer ». P.X.D.

autre sport m'est, pour le moment, interdite. » L'infection pulmonaire, elle, se résorbe peu à peu. Ramuntxo Irazoqui devrait reprendre le chemin du travail le 4 janvier, après deux mois d'arrêt.

Pays Basque

« Une maladie sournoise »

COVID Hospitalisée en urgence le 24 mars dans la région Grand Est, Annie, 67 ans, s'est réveillée dans le service réanimation de Bayonne, à 1 000 kilomètres de chez elle. Elle sort peu à peu du tunnel à Cambo

Emma Saint-Genez
e.saint-genez@sudouest.fr

La semaine dernière, Annie a téléphoné à sa voisine du premier étage, à Neufchâteau, dans les Vosges. « Je voulais la remercier de m'avoir sauvée. Elle était soulagée de savoir où j'étais et super-contente d'avoir de mes nouvelles. Elle n'en avait eu aucune depuis le 24 mars ». Ce matin-là, Annie, 67 ans, se souvient s'être réveillée mal en point. Pas de fièvre mais des difficultés pour respirer et parler. « Ma voisine m'a appelée mais je n'arrivais pas à lui répondre. Elle a paniqué et appelé les pompiers. »

Auxiliaire de puériculture à la retraite, la Vosgienne n'a pas de problème de santé particulier. « Je ne suis pas du genre à rester à la maison. Je fais partie d'un club de marche, d'un de sport et de plusieurs associations ». Quand les sapeurs-pompiers lui indiquent qu'ils vont l'évacuer vers l'hôpital, la sexagénaire refuse. Elle ne veut pas quitter son appartement. Ils réussissent à la convaincre. « J'ai perdu connaissance dans leur véhicule. Après, je ne me souviens plus de rien. »

Depuis Nancy en TGV

La suite, c'est une de ses sœurs, Martine, et son neveu Guillaume, qui lui ont raconté au téléphone. Son hospitalisation en réanimation à Neufchâteau, son transfert dans la nuit du 25 au 26 mars à l'hôpital central de Nancy « parce que je respirais très mal ». Puis son départ en TGV médicalisé le dimanche 29 mars vers Bordeaux, avec d'autres patients inconscients



Depuis le début de la crise, les cliniques de rééducation de Cambo ont accueilli 33 patients guéris du Covid. PHOTO P.-A. BARCOISBIDE

et terrassés, comme elle, par le coronavirus. Avec cinq d'entre eux, la sexagénaire blonde aux yeux bleus termine son périple en ambulance jusqu'au centre hospitalier de Bayonne. Elle y passe trois semaines, plongée dans un coma artificiel, avant d'être réveillée. « J'étais complètement désorientée. Impossible de parler, de marcher. On me donnait à manger. Il fallait m'emmener aux toilettes. J'étais dans les vaps et ne réalisais pas où j'étais. C'est ma sœur qui m'a raconté ce qui s'était passé. Un médecin bayonnais l'appelait tous les jours. Il y a eu des hauts et des

bas. Si je n'avais pas été transférée à Bayonne, je ne m'en serais pas sortie ».

Un récit recomposé qui fait froid dans le dos et alimente l'anxiété et « le sentiment de colère » d'Annie. « Je me demande pourquoi et comment j'ai attrapé ce virus ? Il n'y a eu aucun cas dans mon entourage. C'est une maladie très sournoise. On ne la voit pas arriver ».

Réapprendre à marcher

Le 23 avril, un peu moins d'un mois après son transfert à Bayonne, Annie est admise au cen-

tre médical Landouzy à Cambo. Elle a recouvré la parole, peut à nouveau manger toute seule, mais la marche lui est toujours impossible. Dégât collatéral de trois semaines d'immobilisation, avec huit kilos perdus et une dépendance à l'oxygène à son arrivée. « Elle est partie de très bas », confirme Nathalie, sa kinésithérapeute. « Elle tenait à peine debout et était beaucoup trop faible pour repartir dans sa région. Ce qu'elle a vécu est très dur et traumatisant ».

Anxieuse de nature, Annie s'est retrouvée confrontée, outre « une grande fatigue », à des crises d'angoisse et des insomnies, paniquée par le bip d'une machine dans la chambre d'à côté. « Les infirmières m'ont expliqué que cela

« Ici, je me sens protégée, en sécurité. Ma famille et mes amis me manquent, mais ma région est encore en zone rouge »

me rappelait sans doute la réanimation, même si je n'ai aucun souvenir ». À Cambo, Annie rencontre une psychologue deux fois par semaine. « Ici, je me sens protégée, en sécurité. Ma famille et mes amis me manquent, mais ma région est encore en zone rouge et je me pose beaucoup de questions. » La rééducation respiratoire a duré une semaine. Celle des jambes est plus longue. Annie a du mal à se passer du déambulateur ou de la canne. « Nathalie vient tous les jours me masser. Elle m'aide à marcher et me fait faire des exercices. Je suis

bien entourée et prise en charge par tout le personnel, qui est accueillant et bienveillant. Quand on ne peut plus se laver tout seul, on se sent diminué, humilié... »

Après, la vie d'avant ?

Autre motif de « panique » : à Bayonne, Annie est arrivée avec une seule chemise d'hôpital sur le dos. Son sac à main, son portable, ses lunettes, ses papiers, ses Cartes bleue et Vitale, les vêtements qu'elle portait le 24 mars, sont dans un coffre à l'hôpital de Neufchâteau. « Je n'avais rien ! » C'est Nathalie, la kiné, qui lui a trouvé des habits à sa taille, Nicolas, le directeur de la clinique, qui est allé lui acheter une paire de chaussures, un médecin qui lui a prêté un radio-réveil, le personnel qui lui a fourni brosse à dents et dentifrice, avant que les premiers colis préparés par sa sœur et une amie arrivent à Cambo.

Aucune date n'est pour l'heure fixée pour son retour à Neufchâteau. Avant de réintégrer son appartement du quatrième étage, la retraitée, qui vit seule, devra sans doute passer par un service de soins de suite et de réadaptation (SSR) proche de chez elle, le temps que soit mise en place une aide à domicile. « Je crois que j'en aurai besoin, oui. Je me demande si je vais retrouver ma vie d'avant. Aller me promener en forêt, au cinéma, au restaurant avec des amis... Ce que je voudrais aussi, c'est avoir un regard différent sur la vie, prendre du recul, relativiser, maintenant que j'ai frôlé la mort. Parce que j'ai encore des choses à vivre ».

« J'ai passé 17 jours dans le coma et j'aurais pu y rester »

FRANCIS GONZALEZ Atteint par le coronavirus, le maire sortant de Boucau termine sa convalescence à Cambo-les-Bains

Le maire de Boucau a été placé en réanimation à Bayonne le 28 mars. En rééducation au centre médical Toki-Eder à Cambo depuis le 28 avril, Francis Gonzalez doit en sortir mercredi. D'une voix très combative, l'édile Divers gauche a répondu, mercredi, à nos premières questions.

« Sud Ouest » Comment allez-vous ?

Francis Gonzalez Je viens de raccrocher avec la responsable financière de l'agglomération. Je me sens réactif et opérationnel. Mais je sais d'où je reviens. J'ai passé 17 jours dans le coma et j'aurais pu y rester. J'ai été très, très bien suivi et je rends un très grand hommage au corps médical. J'ai aussi été inondé de messages de soutien.

Je n'ai pas eu de séquelles, ni perdu l'appétit, même si j'ai perdu 15 kg. Je fais une demi-heure de gymnasti-

que douce tous les matins et constate que j'ai quelques beaux restes de mes années de rugby ! Je vais faire un test pour la respiration, un autre pour la marche. Je devrais sortir mercredi. Dès jeudi, j'irai à la mairie. J'ai un moral de fer. Mais ma joie est tempérée parce que le virus est toujours là.

A posteriori, pensez-vous qu'il fallait maintenir le premier tour ?

Cela a été une erreur de le faire à ce moment-là. Mais le 15 mars, on ne savait pas tout ce que l'on sait aujourd'hui. Beaucoup de gens, nos anciens notamment, ne sont pas venus voter. Il y a eu un très fort taux d'abstention. Pour ma part, je suis assez serein puisque j'ai obtenu 41 % des voix. (1)

Pour le second tour, Emmanuel Macron ne peut pas se payer un nouveau fiasco. Si les conditions sanitaires ne sont pas réunies le



Francis Gonzalez. ARCHIVES M.-C. IHUEL

28 juin, les électeurs n'iront pas davantage voter. Cela voudra aussi dire que la campagne ne durera qu'un mois et sans réunion publique possible.

Le 15 mars, nous avons agi en tant qu'élus responsables en tenant les bureaux selon les règles sanitaires établies. Peut-être que certains étaient déjà porteurs du virus ? Pour ma part, j'ai été hospitalisé le 28 mars (2). Pendant mes deux mois

d'absence, l'équipe a très bien géré le confinement et le déconfinement.

Début avril, votre quatrième adjoint, le Dr Gilles Lassabe, a été signalé par l'Agence régionale de santé (ARS) pour mise en danger d'autrui. Comment avez-vous réagi à cette nouvelle ?

(Agacé, voire en colère) Je vous rappelle que nous étions en campagne et que c'est le premier médecin à avoir reçu des patients contaminés par le virus. Il s'est de lui-même placé en quatorzaine. Le préfet a fait son boulot parce qu'il y a eu un signalement. Mais je me demande à qui profite le crime ? Le procureur n'a pas donné de suite et le conseil de l'ordre des médecins a apporté les éléments qui prouvent que c'est faux.

S'il n'avait pas été mon adjoint en politique, le Dr Gilles Lassabe n'aurait pas été inquiété ! C'est moi

qu'on visait. On m'a même donné pour mort (NDLR : une rumeur sur les réseaux sociaux a circulé en ce sens). On a présenté des condoléances à mon épouse.

Je suis un Boucalais, passionné par ma commune, et je déteste l'injustice et les cons. La spirale vers le bas n'a jamais résolu aucun problème. Je privilégie la spirale vers le haut, l'esprit d'équipe et la convivialité. J'avais coutume de dire que je vivais trois vies dans une journée : une le matin, une l'après-midi et une le soir. Maintenant, c'est une quatrième vie que je vais vivre !

Recueilli par E. St-G

(1) Face à Dominique Lavigne (PS-PC-Généralistes), 32 %, et celle de Marie-Ange Thébaud (sans étiquette), 27 %.

(2) dix candidats de la liste du maire sortant ont été atteints par le coronavirus, ainsi que l'ancienne première adjointe et autre tête de liste, Marie-Ange Thébaud.

Pays Basque

« Nous revenons de loin »

ANGLLET Le 28 mars 2020, José Luis Ruiz, franco-espagnol, est entré aux urgences du Centre hospitalier de la Côte basque, à Bayonne, atteint par le coronavirus. Il y passera trois semaines dans le coma

UN AN DE COVID-19 Cette semaine marque le (triste) anniversaire du début de la crise sanitaire. « Sud Ouest » vous propose de retrouver des témoignages d'acteurs et anonymes du Pays basque, de ces douze derniers mois vraiment pas comme les autres

Pantxika Delobel
p.delobel@sudouest.fr

José Luis Ruiz, 69 ans, est un rescapé du coronavirus. En mars 2020, cet ancien ouvrier chaudronnier-tuyauteur, originaire de Santander, en Cantabrie, franchissait les portes du service de réanimation de l'hôpital de Bayonne. Trois semaines de coma. Et de terribles cauchemars qui hantent encore cet habitant d'Anglet. « Pendant tout ce temps-là, je n'étais plus de ce monde », réalise José Luis Ruiz en trempant les lèvres dans son café.

Sur son portable, il remonte le temps. 20 avril 2020 : premier « selfie » envoyé en guise de signe de vie à sa famille, trois jours après avoir rouvert les yeux. « C'est la tête que j'avais après 20 jours de coma, sourit-il. Je lève la main pour montrer que ça va. » La photo précédente est prise un mois plus tôt : son épouse, Rosa Maria pose, pimpante, teint doré, sur le front de mer de Benidorm. Entre les deux clichés, c'est le trou noir. « Nous étions là-bas, lorsque tout a démarré », narre Rosa Maria.

Comme chaque hiver, le couple de retraités franco-espagnol s'offre une cure de soleil. Dans cette station balnéaire de la côte méditerranéenne, ils ont leurs habitudes et leur réseau de connaissances. Mais quelques semaines après leur arrivée, les plages et les restaurants de bord de mer se vident. L'esprit n'est plus à la détente. Le Covid-19 circule en Espagne à une vitesse folle. Les autorités valenciennes verrouillent toute la région dès la mi-mars. « Benidorm était une ville fantôme. Des policiers nous demandaient de nous justifier dès que l'on mettait le nez dehors. Nous avons décidé

de rentrer », se remémore la retraitée.

Le 20 mars 2020, le couple est de retour dans sa résidence d'Anglet, où il s'est installé il y a une trentaine d'années. Les premiers symptômes apparaissent quatre jours plus tard. « Le 24 mars, au soir, mon mari a commencé à avoir de la fièvre. On avait beau le bourrer de paracétamol, la température ne baissait pas. » Le sexagénaire, d'ordinaire dynamique, est épuisé, respire avec difficulté. Après quatre jours de fièvre à 40 °C, Rosa Maria amène son époux chez le médecin.

Ausculté sur le parking

« Il ne voulait pas me recevoir dans la consultation, ce que je comprends. C'était le début de l'épidémie, la panique totale, resitue José Luis. Le docteur m'a ausculté sur le parking, dans la voiture, puis nous a envoyés directement aux urgences. » Sous le chapiteau aménagé pour les patients suspects de Covid, devant les urgences du Centre hospitalier de la Côte basque, José Luis est soumis à un test PCR puis à un scanner. « Impossible de vous raconter la suite. Je n'ai rien vu du reste de la fête », dit-il.

Pendant que son mari est intubé puis placé dans un coma artificiel, Rosa Maria, elle, est cantonnée au parking de l'hôpital car considérée comme cas contact. « J'ai laissé mon mari devant la porte de l'hôpital le 28 mars et je l'ai récupéré le 24 mai, soit deux mois plus tard, à sa sortie du centre médical Landouzy, à Cambo », soupire-t-elle en y repensant. José Luis garde peu de souvenirs de son séjour en « réa ». « J'étais comme embourbé dans un affreux rêve dans lequel je revivais



José Luis et Rosa Maria Ruiz, rencontrés chez eux, à Anglet

des voyages... » L'ancien ouvrier, qui a passé sa vie à sillonner l'Europe pour œuvrer dans les centrales nucléaires, revoit Rome, Venise... mais la divagation est cauchemardesque. Le corps se bat contre l'infection.

Victime d'hallucinations

« Malgré les traitements, sa température ne baissait pas. Au huitième jour, les médecins ont bien essayé de le réveiller mais ils n'y arrivaient pas. » En quarantaine chez elle, Rosa Maria - qui n'a jamais su si elle avait été contaminée car, à l'époque, on ne testait pas systématiquement les cas contacts - se ronge les sangs en attendant le coup de fil quotidien des soignants. « Ils appelaient une fois le matin et une fois en fin de journée pour me donner des nouvelles. Tout le monde était adorable avec nous. Y compris trois voisins qui m'ont épaulée tout le long de l'hospitalisation de mon mari, alors que j'étais enfermée, sans pouvoir voir personne. » José Luis pose un regard attendri sur sa

complice de toujours. « Elle a beaucoup souffert », glisse-t-il. La deuxième tentative de réveil sera la bonne. 20 avril, 00 h 17. Le portable de Rosa Maria sonne au beau milieu de la nuit. « C'était un message de mon mari qui disait juste : "J'ai Internet", dit-elle. J'ai eu l'impression de respirer, enfin ! » Il faudra plusieurs jours avant que les effets de l'anesthésie se dissipent. José Luis est alors en proie à des hallucinations. Sa femme, sa fille et leurs petits-enfants lui rendent visite dans ses rêves.

Réentraîner son corps

« Je les entendais dans mon sommeil et à mon réveil j'étais fou de rage car j'avais l'impression qu'on ne me laissait pas les voir ! » Là encore, le sexagénaire loue la bienveillance du personnel soignant. « J'ai le souvenir d'avoir été violent, de vouloir tout casser... J'ai honte quand j'y repense. »

La dernière partie de son parcours de soin se déroule à Lan-

douzy, centre de référence pour la réhabilitation de l'appareil respiratoire. José Luis y réentraîne son corps aux gestes du quotidien. « Au final, j'ai plutôt vite récupéré, relative celui qui n'aurait plus aucune séquelle aujourd'hui. J'ai eu la chance que mes poumons soient les seuls organes touchés. » À Cambo, il croise d'autres patients atteints par des formes encore plus sévères de la maladie.

Parmi eux, Annie, 67 ans, transférée inconsciente du Grand Est à Bordeaux par TGV médicalisé, puis emmenée à l'hôpital de Bayonne. Après trois semaines de coma, celle-ci a dû réapprendre à parler et à marcher. Le Santandérin et la Vosgienne sont voisins de chambre. Même expérience du « trou noir » et même vue sur les montagnes. « Je me rendais dans sa chambre pour discuter. Je lui disais : "Vous voyez, de l'autre côté, c'est l'Espagne." Elle avait du mal à réaliser, relate José Luis. Nous revenons de loin, vous savez... »

VOLVO

En route vers le futur.

Avec le Volvo XC40, le premier modèle 100% électrique de la gamme Volvo, découvrez une nouvelle manière de penser la route. N'attendons plus pour évoluer.



Volvo XC40. Consommation en cycle mixte (l/100 km) WLTP : 0,72 - CO₂ rejeté (g/km) WLTP : 0-185.

DARMENDRAIL AUTOMOBILES

ANGLLET (64) 05 59 31 43 43

SAINT-AVIT (40) 05 58 06 77 67